

Mission de terrain de l'École Française d'Extrême Orient : rapport d'activités

Résumé du rapport

Le présent rapport rend compte du travail réalisé lors d'un séjour de recherche mené en Chine entre le 19 juin et le 18 septembre 2025, grâce à la bourse de terrain de l'École Française d'Extrême-Orient. Cette mission de terrain s'inscrit dans le cadre d'une recherche doctorale portant sur la pensée et l'écriture de l'histoire dans les sources transmises et manuscrites de l'époque pré-impériale. Son objectif était non seulement de prendre contact avec des chercheurs chinois spécialisés sur ce sujet, d'effectuer des recherches en bibliothèque, mais aussi de visiter des musées et sites archéologiques, afin de comprendre la manière dont l'historiographie officielle inscrit le passé antique au sein d'un grand récit national.

Présentation du projet et objectif de la mission

La présente mission de terrain s'inscrit dans le cadre d'une recherche doctorale portant sur la pensée et l'écriture de l'histoire dans la Chine pré-impériale. A travers une étude des sources écrites (transmises et manuscrites), ainsi que des débats historiographiques qui portent sur celles-ci depuis environ un siècle, notre thèse vise à analyser le processus de formation, à l'époque des Zhou orientaux, de l'idée d'une antiquité commune, prédynastique, source de la civilisation dans son ensemble, ainsi que des traditions légendaires concurrentes qui fleurissent à l'époque des Royaumes Combattants – notamment celle de l'Empereur Jaune d'un côté, et celle de Yao et Shun de l'autre. En effet, notre intuition de départ est que c'est à l'époque des Royaumes Combattants qu'est née l'idée d'une origine historique et politique qui transcenderait les dynasties particulières et les clans, et serait incarnée par des Rois-Sages fondateurs, auxquels se réfèrent l'ensemble des « maîtres-penseurs » (*zhuzi* 諸子) : si tous élaborent des doctrines singulières, et radicalement nouvelles pour leur époque, tous projettent aussi dans un passé fondateur la réalisation effective de leur doctrine politique. C'est cette articulation décisive et première entre l'histoire et la politique qui constitue le cœur de notre recherche : pourquoi penser la politique, est-ce nécessairement penser le passé fondateur ? Pourquoi l'unification à venir du « monde sous le ciel » (*tianxia* 天下) doit-elle revêtir, d'une certaine manière, les contours d'un *retour à l'origine* ? S'il y a continuité entre l'origine, le présent et le futur, si les Xia, Shang et Zhou appartiennent à la même histoire, quelle est donc la *nature* même de cette continuité ? Est-ce une continuité ethnique, territoriale, politique ? Toutes ces questions, que nous formulons de manière explicite, sont implicitement à l'œuvre dans les textes philosophiques et historiques de l'époque des Royaumes Combattants. Il importe de les reposer à nouveaux frais, afin de réfléchir sur la structuration même de la pensée de l'histoire au sein de la tradition politique chinoise. En effet, aujourd'hui encore, nombreuses sont les recherches qui refusent d'entendre que l'idée d'une histoire et d'une civilisation continues, comme toute idée, est une *création humaine* – et, qu'à ce titre, elle ne peut être ni vraie ni fausse, et ne peut être « prouvée » par aucun artefact archéologique ou écrit ancestral.

Ces débats ne sont pas pourtant inconnus du monde savant chinois. A la fin de l'époque Qing et durant l'époque républicaine, innombrables ont été les débats portant non seulement sur la nature de la « nation chinoise », mais aussi sur les origines de la civilisation chinoise – deux questions intimement liées et qui, à nouveau, témoignent de l'irréductible articulation entre historiographie et politique. Définir l'antiquité chinoise, c'est *ipso facto* définir ce qui, par-delà les âges et les ethnies, « tient ensemble » tous ces hommes et ces femmes qui peuplent cette entité aux frontières mouvantes que l'on nomme « Chine ». Décisives à cet égard ont été les études de Gu Jiegang 顧頡剛 qui, dès les années 1920, ont remis en question l'historiographie héritée, et en particulier l'authenticité des légendes sur la Haute Antiquité. Yao, Shun, ou encore l'Empereur Jaune, affirmaient-elles, sont des créations des penseurs de l'époque pré-impériale et non des souverains, en chair et en os, qui auraient effectivement régné dans un passé dont la chronologie est au demeurant floue. Or depuis les années 1990 et la découverte ininterrompue de nouveaux sites archéologiques mais aussi de nouveaux documents écrits (inscriptions sur bronze ou manuscrits sur bambou et bois), une nouvelle tendance historiographique portée entre autres par le professeur Li Xueqin 李學勤 (1933-2019) a

violemment remis en cause les thèses de Gu Jiegang, en lui reprochant un scepticisme excessif et selon lui infondé. Contrairement à Gu Jiegang, Li Xueqin, qui revendique l'héritage de Wang Guowei 王國維, n'a cessé de tenter d'établir des liens entre des sites de la fin du néolithique à des figures royales mentionnées dans les textes de l'époque des Royaumes Combattants. Loin d'une simple querelle historiographique, les implications d'un tel débat sont aussi profondément politiques : en voulant affirmer et surtout *prouver* la continuité plurimillénaire d'une civilisation quasi-éternelle, Li Xueqin et une certaine historiographie dominante en Chine continentale, adoptent plus ou moins consciemment un *réflexe* historiographique vieux de plus de deux mille ans. Il s'agit toujours, par-delà les massacres, les guerres, les conflits *réels* – lot commun, hélas, de toutes les histoires – de réinventer sans cesse l'image d'une civilisation éternelle, harmonieuse, assimilatrice, en un mot profondément *unie*. Or quelle est la fonction d'un tel *récit* si ce n'est de participer à l'union, au sein de l'imaginaire, d'un pays objectivement *divisé* (ethniquement, économiquement, culturellement, etc.) ?

L'objectif d'un séjour de trois mois en Chine était donc de nourrir ma réflexion sur ce sujet, par le biais d'échanges avec des chercheurs et professeurs chinois, de recherches en bibliothèque, de visites de musées, mais aussi de discussions quotidiennes en dehors du monde académique. Les principales étapes de ce séjour ont été : Pékin, Shanghai, Wuhan, Zhengzhou et enfin Pékin à nouveau.

• Séjour à Pékin (19 juin – 24 juillet)

Le premier mois de ce séjour s'est déroulé à Pékin. Il a été principalement consacré à l'étude solitaire de sources secondaires et à la visite de musées. La première semaine, j'ai notamment préparé une intervention à distance dans le cadre de la journée des doctorants de l'Institut d'Asie orientale qui s'est tenue le 26 juin. Mon intervention, intitulée « De l'histoire du *tianxia* à l'histoire nationale. Remarques préliminaires sur la naissance de l'historiographie de l'Antiquité dans la Chine moderne », portait sur la rémanence de certains schèmes de pensée, propre à la pensée antique, au sein de l'historiographie moderne de l'Antiquité. Autrement dit, j'ai tenté de formuler quelques premières hypothèses concernant certaines conceptions de l'histoire qui, en dépit de la révolution historiographique inaugurée par Liang Qichao 梁啟超, puis poursuivie par des savants comme Gu Jiegang et Wang Guowei, ont traversé le 20^e siècle pour continuer de déterminer en profondeur la vision du passé qu'offrent aujourd'hui à la fois le pouvoir politique et une partie du monde académique en Chine. Pour cela, je me suis attelé à la lecture du texte fondateur de Liang Qichao, *La nouvelle historiographie* (新史學), qui introduit contre la tradition héritée l'exigence historiographique de *scientificité*. Tentant de substituer une histoire de la « nation » (*minzu* 民族) à une histoire essentiellement dynastique, Liang Qichao a su poser une question fondamentale, celle du *sujet* de l'histoire. Pourtant, et bien qu'il fustige le fait que l'histoire héritée n'est qu'une histoire de rois, il maintient l'idée d'une histoire une et continue ; ce faisant, il demeurerait tributaire, malgré lui, de *l'imaginaire de la royauté* fondé sur les principes d'unité et d'unicité : de même qu'il ne peut y avoir qu'un seul *tianxia* pour un seul « Fils du Ciel », il ne peut y avoir qu'un seul peuple chinois et, a fortiori, qu'une seule nation chinoise. Aidé d'un ouvrage de Wang Fan-Sen 王汎森 récemment réédité

et que j'ai découvert à Pékin (《古史辨運動的興起》¹), j'ai poursuivi ma réflexion en étudiant la figure de Gu Jiegang et sa manière de concevoir la nation chinoise. Bien qu'il s'insurge contre l'idée que tous les Chinois seraient descendants de l'Empereur Jaune, il défend néanmoins la thèse selon laquelle « La nation chinoise est une », dans un célèbre texte ainsi titré. S'il n'y a pas selon lui une seule et unique origine commune à l'ensemble des ethnies peuplant le territoire chinois moderne, il estime néanmoins que, durant des millénaires, celles-ci n'ont cessé de se mélanger et de s'assimiler, notamment à la culture Han, pour former progressivement une nation unie. Bien que le contexte de l'invasion japonaise explique pour beaucoup l'engagement de Gu Jiegang, qu'un historien aussi radicalement critique des sources anciennes en revienne lui aussi à la thèse d'une unité transcendant les dynasties et les ethnies est hautement significatif de ce qu'on pourrait appeler un *inconscient symbolique*. Ces réflexions, encore à l'état d'ébauche, ont été approfondies au cours du séjour.

Lors de cette première semaine, j'ai également rencontré le professeur Cheng Hao 程浩 du centre de recherches sur les documents exhumés de l'université Qinghua, en compagnie de mon camarade Judicaël Périgois, qui réalise un séjour d'études à Qinghua. Spécialiste de paléographie et d'histoire ancienne, notamment du royaume de Chu, M. Cheng s'intéresse en particulier aux légendes historiques que recèlent les manuscrits sur bambou découverts depuis la fin du siècle dernier. Il a notamment publié des études sur les textes intitulés « San bu wei » 《三不韋》 et « Wu ji » 《五紀》 issus du corpus des manuscrits de Qinghua, dont il est aussi l'un des éditeurs, et est en train de préparer un article portant sur les usages de l'Antiquité dans les manuscrits des Royaumes Combattants. Je suis donc très intéressé par les conceptions historiographiques qui sont les siennes, sa méthode de travail ainsi que son expertise paléographique. M. Cheng me livra donc des conseils de recherches précieux, et quelques références bibliographiques fort utiles, notamment une thèse récemment soutenue par Zhou Qinhan à l'université Qinghua, et qui porte sur la genèse et l'évolution de l'idée des « quatre dynasties » (*si dai* 四代) à l'époque pré-impériale. M. Cheng s'est montré par ailleurs très critique des travaux de Gu Jiegang, dans la lignée de Li Xueqin.

J'ai par la suite profité de ce séjour pékinois pour me rendre au musée d'archéologie de l'Académie des Sciences Sociales récemment ouvert en 2023, à nouveau en compagnie de mon camarade Judicaël Périgois. La visite fut instructive, tant l'édifice et la muséographie révèlent la conception de l'histoire chinoise propre au pouvoir : il s'agit d'une histoire monumentale, continue et linéaire. Le hall d'entrée du musée imprime déjà au visiteur le sentiment d'une telle grandeur : quasiment vide, mais d'une hauteur de plafond vertigineuse, il est pour une grande part constitué d'une grande frise chronologique qui, des origines jusqu'à nos jours, retrace les grands jalons d'une histoire marquée du sceau du progrès et de l'émancipation humaine. À côté des noms des dynasties figure encore la typologie des sociétés propre à la théorie des stades reprise en son temps par Guo Moruo 郭沫若 : société primitive, société esclavagiste, société féodale, etc. Les différentes salles d'exposition n'ont pour fonction essentielle que d'illustrer, de manière chronologique, cette progression téléologique. Celles-ci se sont avérées au demeurant assez décevantes : les pièces, peu nombreuses, étaient englouties au sein d'un grand

¹ Shanghai renmin chubanshe, 2024.

récit parfois incohérent où, pour donner l'illusion d'unité, une citation de Confucius peut servir à illustrer un ensemble rituel de la « dynastie des Xia ».

Une autre visite importante a été celle du musée privé Poly, qui détient une pièce maîtresse de mon corpus, le vase *Bin gong xu* 邠公盥 ou *Sui gong xu* 遂公盥, selon les transcriptions. Daté du milieu du 9^e siècle avant notre ère et acquis en 2002 par le musée Poly sur le marché des antiquités, cette inscription contient la plus ancienne mention de Yu le Grand. D'aucuns y ont vu une preuve supplémentaire de l'existence de la dynastie des Xia, ou à tout le moins d'une mémoire de la dynastie des Xia à l'époque des Zhou occidentaux. Pourtant l'inscription ne mentionne à aucun moment la dynastie des Xia, et Yu y apparaît, comme dans le *Shijing*, comme un véritable fondateur universel inaugurant l'histoire humaine. Il m'importait de voir la pièce ainsi que son inscription, et éventuellement les explications qui lui sont associées. Toutefois, la déception fut double à mon arrivée : bien que le musée détienne quelques très belles pièces de l'époque des Zhou occidentaux et des Printemps et Automnes, il n'en fournit aucune explication ni contextualisation ; par ailleurs, la pièce originale du *Bin gong xu* était en prêt au musée de Hefei, si bien que je n'ai pu en voir qu'une copie. Plus généralement, cette visite m'a invité à réfléchir à la nature même de ces objets retrouvés en contexte non archéologiques, pour l'essentiel issus du pillage – tous les objets du musée Poly appartiennent à cette catégorie – puis mobilisés dans les recherches académiques, comme s'il s'agissait de matériaux épistémologiquement neutres. Que Poly soit un conglomérat spécialisé par ailleurs dans l'immobilier et l'armement ne peut que renforcer le malaise.

Le reste du temps a pour l'essentiel été consacré à l'étude, et aux nombreuses discussions survenues au gré des rencontres. Début juillet, j'ai notamment eu la chance de rencontrer M. Guillaume Dutournier et M. Zong Zixiao, du centre de l'EFEO de Pékin, lesquels m'ont encouragé à préparer une présentation pour la plateforme EFEO/Beijing Normal University-Jingshi Academy. Après une prise de contact avec Mme Ju Xi de l'Université Normale de Pékin, ainsi qu'avec son étudiante Yang Jing, la date du 17 septembre a été fixée pour mon intervention, qui consiste en un réexamen des recherches de Gu Jiegang à l'aune des nouveaux matériaux exhumés. C'est à ce travail que j'ai commencé à me consacrer en juillet, en lisant ou relisant certains textes fondateurs de Gu Jiegang, ainsi que des articles universitaires récents portant sur l'historiographie de l'Antiquité.



Figure 1 : Réplique du Bing gong xu, musée Poly, Pékin.

- **Séjour à Shanghai (26-30 juillet)**

Après mon séjour à Pékin, et avant de me rendre à Wuhan, je souhaitais passer par Shanghai, essentiellement pour rencontrer le professeur Guo Yongbing de l'université Fudan, que j'avais contacté il y a trois ans mais n'avais pu rencontrer à cause du confinement de Shanghai. Représentant pour ainsi dire une école différente de celle du professeur Cheng Hao, ses recherches, depuis sa thèse de doctorant, ont constitué une source d'inspiration importante pour moi : il est le premier chercheur à avoir réfléchi sur la constitution d'une « grande généalogie impériale unifiée », grâce à l'étude croisée des sources transmises et des sources manuscrites, en particulier les textes intitulés *Zigao* 《子羔》 et *Rongchengshi* 《容成氏》. Plus récemment, il a élargi son champ de recherches à l'écriture de l'histoire des Xia à l'époque des Zhou orientaux, en intégrant en particulier des textes comme le *Houfu* 《厚父》 et le *San bu wei* 《三不韋》 du corpus de Qinghua. L'échange, qui a porté essentiellement sur les travaux de Gu Jiegang, mais aussi sur la conception de l'histoire des penseurs des Royaumes Combattants, a été très riche. M. Guo m'a encouragé à lire les travaux d'autres auteurs du *Gushibian*, notamment ceux de Lü Simian 呂思勉, préalable selon lui à une étude approfondie des textes anciens. Il me fit part également des problèmes épistémologiques auxquels il doit faire face dans l'étude de la dynastie des Xia telle que perçue dans les manuscrits des Royaumes Combattants : les sources sont excessivement lacunaires, très difficiles à manipuler, et les personnages auxquelles elles font référence sont dotés d'une grande plasticité (que l'on se place sous un angle diachronique ou synchronique).

Afin de préparer au mieux l'entretien, une partie essentielle du séjour a été consacrée à la relecture des travaux de M. Guo Yongbing, notamment sa thèse intitulée *Di xi xinyan* 帝系新研². En raison d'un typhon de passage à Shanghai, je n'ai pu profiter du dernier jour pour me rendre au musée de Shanghai.

- **Wuhan 武漢 (31 juillet-22 août)**

A Wuhan, grâce à l'aide de l'un de mes directeurs de thèse, M. Olivier Venture, j'ai pu bénéficier d'un accès au Centre de recherches sur les manuscrits sur soie et bambou de l'université de Wuhan. J'ai été accueilli par Wang Chun, un étudiant du professeur Chen Wei 陳偉. Le centre étant très peu fréquenté l'été, je n'ai pas eu d'échanges directs avec des professeurs. J'ai toutefois passé une majeure partie de mon séjour à Wuhan dans la bibliothèque du centre, très exhaustive, tant du point de vue des sources primaires que secondaires – elle possède notamment les œuvres complètes d'historiens essentiels pour mon travail, tels que Wang Guowei, Guo Moruo et Gu Jiegang.

C'est à la lecture et à l'étude de ces travaux d'historiens de la première moitié du 20^e siècle que j'ai principalement consacré ces presque trois semaines de travail. Au terme de ce séjour à Wuhan, j'ai rédigé une dizaine de pages sur les problèmes que soulèvent la méthode

² GUO Y. 郭永秉, *Dixi xinyan : Chu di chutu zhanguo wenxian zhong de chuanshuo shidai gu diwang xitong yanjiu* 帝系新研：楚地出土戰國文獻中的傳說時代古帝王系統研究, Beijing, Beijing daxue chubanshe, 2008.

historiographique énoncée par Wang Guowei dans son *Gushi xinzheng* et qui constitue, aujourd'hui encore, une référence majeure et incontournable pour nombre d'historiens de la Chine antique. C'est dans ce texte qu'il propose la célèbre méthode de la « double-preuve » (*er chong zhengju fa* 二重證據法), qui prône l'alliance des sources transmises (*zhi shang de cailiao* 紙上的材料) et les sources exhumées (*dixia de cailiao* 地下的材料). J'ai essayé de montrer les limites de cette méthode, notamment en étudiant l'application que Wang Guowei en fait lui-même : le problème fondamental de cette méthode, que Wang ne développe d'ailleurs pas de manière détaillée, réside dans son caractère profondément flou. Wang ne précise pas comment procéder pour « allier » l'étude de sources d'époques différentes, et fait comme si les « sources exhumées » et les « sources transmises » constituaient deux catégories en soi, les premières étant « objectives », les secondes devant seulement être « confirmées » ou non par les premières. Cette clarification me paraît nécessaire dans la mesure où l'introduction du *Gushi xinzheng* constitue, aujourd'hui encore, la matrice méthodologique des travaux qui, en partant des sources de l'époque des Zhou orientaux, entendent réfléchir sur la Haute antiquité³.

Le séjour à Wuhan m'a permis également de visiter une exposition qui s'est tenue au sein de l'université, et qui portait sur les manuscrits sur bois et bambou du cours moyen du fleuve Yangtsé, essentiellement de l'époque des Qin et des Han – Wang Chun a fait partie de l'équipe chargée de son installation. Celui-ci, spécialiste justement des manuscrits légaux des Qin et Han, m'a accompagné et fourni de nombreuses explications éclairantes quant au contenu des manuscrits et à leur provenance. Bien que l'exposition portât sur un sujet relativement précis, son titre, quasiment intraduisible en bon français, trahissait également l'atmosphère politique du moment : *jia guo xinshi* 家國信史, littéralement « histoire véridique de la mère-nation ». Sans doute imposé par des instances officielles, ce titre porte en lui les débats historiographiques des années 1920 et 1930, la catégorie même de *xin shi* ayant été thématisée par Feng Youlan dans un célèbre article sur les courants historiographiques de son temps⁴. Ou plutôt opère-t-il un choix clair en faveur de la « croyance » en l'histoire transmise, supposément « prouvée » ou « attestée » par les nouvelles sources exhumées.

Enfin, j'ai profité de ce séjour pour me rendre au musée du site archéologique de l'âge du bronze de Panlongcheng, qui se situe au nord-ouest de la ville, dans le district de Huangpi 黃陂. Occupé entre environ 1600 et 1300 avant notre ère, le site de Panlongcheng est présenté comme appartenant à la « dynastie Shang » ; à l'entrée du site, qui comprend le musée ainsi qu'un parc, on peut lire l'inscription suivante : « les racines de Wuhan » (*wuhan zhi gen* 武漢之根). Le musée, monumental comme la plupart des musées d'histoire en Chine, comporte trois grandes salles comprenant une histoire de la découverte du site, une présentation de la cité de Panlongcheng à travers des objets excavés et des reconstitutions de palais, enfin une dernière section sur la place du site dans le « monde Shang ». Il est intéressant de voir, à travers la muséographie, la volonté farouche d'inscrire Panlongcheng au sein d'une histoire chinoise continue, et donc, par là même, dans le giron de la dynastie Shang (et du site d'Erligang). Si des échanges indubitables ont existé entre les sites de Panlongcheng et d'Erligang, il demeure impossible de déterminer quelle fut la nature véritable du lien *politique* qui les rapprochait. Les

³ WANG G. 王國維, *Gushi xinzheng* 古史新證, Beijing, Qinghua daxue chubanshe, 1994.

⁴ FENG YOULAN 馮友蘭, « Zhongguo jinnian yanjiu shixue zhi xin qushi 中國近年研究史學之新趨勢 », dans *Sansongtang quanji* 三松堂全集, Zhengzhou, Henan renmin chubanshe, 1994, vol. 14, p. 255-257.

textes exhumés comme transmis ne font nulle mention d'un site dans la région du Hubei ; il semblerait qu'il soit tombé dans l'oubli très tôt après sa disparition. Les manuscrits du royaume de Chu retrouvés ces quarante dernières années, lorsqu'ils évoquent la dynastie des Shang, ne font pas non plus mention d'un tel site.



Figure 2 : Dernière section de l'exposition sur les manuscrits sur bois et bambou au musée de l'Université de Wuhan.



Figure 3 : Centre de recherches sur les manuscrits de l'Université de Wuhan.

- **Anyang, Zhengzhou, Erlitou 安陽、鄭州、二里頭 (23 août-8 septembre)**

Après le séjour à Wuhan, je me suis rendu plus au nord, en m'arrêtant environ deux semaines dans la province du Henan. Ces deux semaines auront été principalement consacrées à la visite de musées, couvrant différentes périodes de l'histoire pré-impériale. J'ai pu visiter les musées suivants : le musée du site archéologique de Yinxu à Anyang, le musée de la province du Henan, le musée de Zhengzhou, le musée du site néolithique de Dahecun, enfin le musée d'Erlitou dit de la « capitale des Xia ».

De tous les musées visités, celui de Yinxu est sans doute le plus complet et le plus détaillé, tant dans les explications archéologiques qu'en termes de pièces exposées, notamment des inscriptions oraculaires des Shang. Si le grand récit historique national demeure le même, l'abondance des objets exposés et des explications techniques, ainsi que la vaste panoplie des thématiques abordées, ont rendu la visite très profitable. Le musée présente notamment une

salle d'exposition très exhaustive sur le site de Huayuan zhuang 花園莊 et les inscriptions oraculaires « princiers » qui ont été retrouvés. A cet égard, le musée de Zhengzhou ainsi que le musée de la province du Henan paraissent plus décevants : outre une forte affluence, ils proposent une même traversée linéaire de l'histoire de Chine, en prenant certes pour points de départ des très abondants sites néolithiques de la région.

La visite du musée d'Erlitou a elle aussi été très instructive, fournissant matière à réflexion quant au statut historique et épistémologique de la « dynastie Xia ». Le site y est présenté comme une préfiguration ancestrale et fondatrice de la « Cité pourpre », et toute la muséographie vise à donner à Erlitou sa dimension de *centre* culturel, politique, culturel, logistique, symbolique. Surtout celui-ci est d'emblée associé à la dynastie des Xia, bien que la question de l'identification entre le site d'Erlitou et celle-ci continue de faire débat en Chine continentale comme ailleurs. Le professeur et archéologue Xu Hong 許宏, qui a longtemps dirigé les fouilles sur le site d'Erlitou, est lui-même fortement opposé à une telle identification. Mais tous les archéologues chinois, y compris Xu Hong, voient – sans doute à raison – dans l'époque d'Erlitou un moment charnière de l'histoire politique chinoise, qui aurait vu l'émergence d'une puissance politique et militaire à même de prétendre à l'hégémonie sur la Plaine Centrale. L'État en Chine serait ainsi né avec Erlitou, épisode fondateur de la grande histoire nationale, « unification » avant la lettre.

La visite du site néolithique de Dahecun, qui a traversé les périodes dites de « Yangshao » et de « Longshan », a permis d'élargir le regard et d'observer l'évolution d'un site précis sur plusieurs millénaires. Le site de Dahecun a en effet été occupé entre 5000 et 1500 avant notre ère. On y assiste à l'apparition progressive des classes sociales, de la complexification croissante de la société, au progrès puis au déclin dans la technique et l'esthétique de la poterie.

Plus généralement, cette visite de plusieurs musées dans le Henan m'a conduit à des réflexions sur la muséographie chinoise. Il semble que les autorités politiques et scientifiques souhaitent restituer à chaque site archéologique sa dimension de *palais*. Tout y est grandiose, disproportionné, en un mot *monumental* : qu'il s'agisse du musée national, du musée d'archéologie de l'Académie des sciences sociales, ou encore de musées plus locaux comme celui de Panlongcheng à Wuhan ou de Dahecun à Zhengzhou. Le monumentalisme des musées est comme un reflet de l'histoire grandiose dans laquelle les vestiges et les objets qui y sont présentés doivent s'insérer ; il entend sublimer le contenu qui, dans un tout autre contexte ou avec une autre scénographie, apparaîtrait tout à fait ordinaire : de la poterie, de la céramique, des armes de chasse, etc. Au moment d'écrire ces lignes, à mon retour de Chine, la lecture du dernier livre de l'archéologue Jean-Paul Demoule m'a aidé à mettre en perspective ces observations. En effet, celui-ci souligne l'anomalie du cas français s'agissant de la place de l'archéologie au sein du récit national : le plus grand musée de la capitale, le Louvre, est essentiellement dédié aux grandes civilisations des régions méditerranéennes, et n'expose rien du passé antique « français »⁵. Au contraire, en Chine, la plupart des sites archéologiques locaux importants sont voués à se transformer en musées grandioses, inscrivant le lieu au sein d'une grande histoire nationale. Il y a dans cette différence de fond matière à interroger la construction

⁵ J.-P. DEMOULE, *La France éternelle, une enquête archéologique*, Paris, La Fabrique, 2025.

de l'identité nationale et l'écriture du passé national, et à réfléchir à l'articulation entre l'histoire politique et la réélaboration ininterrompue du passé.



Figure 4 : Manuscrits Chu de Geling, musée de la province du Henan, Zhengzhou.



Figure 5 : Vase jue retrouvé sur le site d'Erlitou, musée d'Erlitou, Yanshi.

- **Pékin (9-17 septembre)**

Pour la dernière partie de mon séjour en Chine, je suis revenu à Pékin, notamment en vue de mon intervention à l'Université Normale de Pékin le 17 septembre. C'est à la préparation de celle-ci que la dernière semaine fut essentiellement dédiée. Il me fallait donc reprendre la lecture des œuvres de Gu Jiegang, ainsi que le travail de recherche mené durant mon séjour à Wuhan. L'objectif de cette communication était essentiellement de réinterroger la fécondité des travaux de Gu Jiegang à l'aune des nouveaux matériaux exhumés, mais aussi des débats historiographiques qui ont cours en Chine continentale depuis environ trente ans, notamment depuis la célèbre conférence de Li Xueqin de 1992 intitulée « Sortir de l'ère du doute ». La thèse principale de mon exposé est que l'apport fondamental de Gu Jiegang à l'historiographie de la Chine antique ne réside pas tant dans son scepticisme, si souvent décrié, mais dans sa reconnaissance de la dimension créatrice propre à l'écriture de l'histoire.

La présentation, qui a duré environ une heure trente, s'est divisée en trois grandes parties principales : d'abord, un retour sur quelques textes fondamentaux de Gu Jiegang, dont j'ai fait ressortir les grandes lignes et les postulats théoriques ; ensuite, un résumé et une discussion des critiques qui, de Wang Guowei à Li Xueqin, ont rejeté les thèses de Gu Jiegang ; enfin, une

étude de certains thèmes chers à Gu Jiegang – comme l'apparition des Rois-Sages Yao et Shun dans les textes des Royaumes Combattants, et l'évolution de la figure de Yu dans les sources anciennes – en intégrant les nouvelles sources exhumées. Celles-ci comprennent notamment certains documents susmentionnés, à savoir le « Zigao », le « Rongchengshi », ainsi que le *Bin gongxu*. Dans la lignée de Gu Jiegang, j'ai essayé de défendre l'idée que Yao et Shun *tels qu'ils apparaissent dans les sources pré-impériales* sont bel et bien des « créations » des penseurs des Royaumes Combattants qui, tous, cherchaient à penser *une* origine de la civilisation transcendant les dynasties. Pourtant, comme on le sait, ces figures de la sagesse hyperbolique seront dans le *Shiji* de Sima Qian intégrées à une grande généalogie unifiée, et redéfinies comme des descendants de l'Empereur Jaune. Il en ressort que c'est une histoire *fondée sur et par la race* qui aura finalement triomphé à partir de l'ère impériale. D'où une question, que j'ai soumise en guise de conclusion et d'ouverture : qu'est-ce donc qu'une historiographie fondée sur les liens du sang ? Pourquoi l'histoire, en l'occurrence nationale, doit-elle aujourd'hui encore être fondée sur la recherche de figures *ancestrales*, au sens propre du terme ? On se souvient en effet de la fortune, au vingtième siècle et jusqu'à aujourd'hui, d'expressions telles que « descendants de l'Empereur Jaune » (*huangdi zisun* 黃帝子孫) ou encore « descendants de l'Empereur Jaune et de l'Empereur Ardent » (*yanhuang zisun* 炎黃子孫) pour désigner « les Chinois ». Avec ce paradoxe que l'ethnie dominante Han, bien que se désignant comme centre *culturel*, ait en réalité formulé un grand récit historique unitaire et unifiant fondé sur la *race* – lequel est certes devenu un élément refoulé de la société chinoise actuelle, où partout règne une conception raciale de la communauté chinoise, sans que cette dimension ne soit jamais reconnue comme telle.

Les participants à la discussion étaient essentiellement des étudiantes et étudiants de la Professeur Ju Xi ainsi que du professeur Liu Zongdi de l'université des langues de Pékin, dont l'une des doctorantes, Cao Jiayao, a animé la discussion. Celle-ci a porté sur les questions historiographiques soulevées par les travaux de Gu Jiegang, mais aussi sur les apports de cet historien à l'ethnologie chinoise, dont de nombreux étudiants présents étaient spécialistes – une discussion stimulante.